

Heya Peek 2007 Azumazeki-beya

par Chris Gould

Pour célébrer la retraite d'Azumazeki oyakata, Chris Gould publie un article inédit en date de septembre 2007, cliché final d'une époque en passe d'être révolue.

Pendant que le soleil darde inexorablement ses rayons sur la douzième journée du basho, incitant les passants de Ryogoku à sortir leurs ombrelles noires, j'observe Azumazeki oyakata depuis l'abri ombragé de l'entrée du Kokugikan. J'ai envie de connaître l'endroit où il vit, où il a accueilli par le passé mon compatriote Nathan Strange, et où il a autrefois entraîné le premier yokozuna gaijin.

« Hey ! Vous êtes encore revenu d'Angleterre ! » me coasse l'Hawaïen aux cheveux gris, me reconnaissant immédiatement de notre première rencontre. « On a eu un temps vraiment bizarre cette semaine. Trop chaud. La semaine prochaine il fera plus frais. Plus dans la norme ». A ce moment-là, on peut aussi se demander si le temps « vraiment bizarre » peut avoir un rapport avec le comportement vraiment bizarre observé durant les semaines précédentes, qui ont vu Asashoryu s'enfoncer dans la dépression et une femme quelque peu dérangée envahir le dohyo du sumo.

« A quelle heure commencez-vous ? », demande-je.

« Autour de sept heures du matin » est la réponse que je reçois, de cette voix de gorge si caractéristique.

« Est-ce que je dois apporter quelque chose ? Un cadeau ou quelque chose comme ça ? »



Le visage bouffi de l'oyakata se tourne vers moi, un brin amusé. « Vous n'avez pas besoin d'amener autre chose que votre propre personne », me dit-il d'un ton bourru.

Et donc, à 06h45 le lendemain matin, j'entame la longue promenade sous le soleil et dans les bourrasques de vent des rues de Higashi-Komagata, le quartier voisin de Ryogoku. Caché au fin fond de ces rues – peut-être un peu trop bien – se trouve un petit arpent de terre qui demeurera à jamais un petit bout d'Hawaï. Jusqu'en juin 2009, cette terre aura appartenu à Jesse Kuhaulua, devenant l'Azumazeki-beya deux ans après son retrait de la compétition en 1984. En sept années, la heya elle-même s'est développée en une entité prestigieuse du sumo. Au cours des années 1990, grâce à l'imposante stature du yokozuna hawaïen Akebono, Azumazeki est devenue l'une des heya-phare du sumo, attirant des recrues de grande qualité comme

Takamisakari et Ushiomaru, et portant la valeur de son miyoseki à des niveaux impressionnants. La phrase qu'il avait murmurée aux médias lors de la cérémonie d'inauguration, « Ii rikishi o sagashitai (Je veux chercher de bons lutteurs) », semble incroyablement modeste avec le recul.

Il y a un sentiment de majesté dans le couloir d'entrée et le genkan [vestibule] qui manque de façon assez marquante à la façade comme à la salle d'entraînement. De luxueux objets exposés tels qu'une peinture géante de Takamiyama et la première ceinture de corde immaculée portée par Akebono (bien à l'abri sous verre) laissent rapidement la place à des planchers craquelés, à des papiers peints vert vieillissants, et à des zabuton déchirés. Le seul zabuton en état est réservé au chien d'Azumazeki, un charmant caniche de sept ans, élégant de minceur dans sa fourrure grise bouclée et ses oreilles taillées en pompon. Vingt-neuf sacs de riz sont posés contre le mur sur la gauche de l'estrade, le trentième étant probablement la cause de l'hyperactivité que l'on peut entendre dans la cuisine voisine. Au final, avec le peu de leur qui traverse les persiennes de bois, la salle d'entraînement reste baignée d'un orange lugubre dans la lumière artificielle, une couleur bien moins vive que celle du mawashi qui fit la réputation de Takamiyama dans les années 1970.

En public, Azumazeki oyakata se complait dans le rôle du gentil géant, charmant les foules du doux souffle de sa voix enrouée et de ses poignées de main dévastatrices.

Dans le cénacle de sa heya, de l'aveu même de l'intéressé, cette affabilité est contrebalancée par une conviction profonde de « montrer aux rikishi qui est le patron ». Des événements récents impliquant un yokozuna et un match de football confirment que la relation entre un oyakata et son deshi est avant tout une question de survie. L'oyakata doit solidifier sa position d'autorité, tout particulièrement quand on se retrouve comme Azumazeki dans la position d'avoir à diriger des lutteurs affichant deux quintaux sur la balance et culminant à deux mètres !



Azumazeki ne fait pas grand-chose pour accroître sa réputation d'intransigeance en cette treizième matinée de l'Aki basho 2007. Présidant calmant la seconde partie de l'entraînement, vêtu d'un t-shirt blanc king size et d'un survêtement noir, il semble plus préoccupé d'attiser la flamme de sa dizaine de recrues. A la différence de la plupart des entraîneurs, il préfère s'adresser au lutteur placé le plus près de lui que de crier au travers de la pièce. Son ton est apaisant ; ses commentaires souvent amusants. Des sourires fendent vite les visages impassibles des sumotori qui s'adressent à lui quand ils voient le côté léger de la conversation s'orienter sur les

petits bobos, les solides adversaires des autres heya, et les scores qu'on attend d'eux dans le basho à venir. Le côté plus strict est laissé à la charge d'un jeune oyakata dont le seul acte est d'exploser avant l'arrivée de Kuhaulua et d'administrer un coup de la toute-puissante canne de bambou dans le dos d'un grand et jeune deshi, qui restera anonyme pour la préservation de sa dignité. L'entraîneur est suffisamment irrité pour qu'il en vienne à menacer de nouveaux coups, faisant mine à plusieurs reprises de frapper le sumotori – qui bondit à chaque fois hors de portée de la canne dressée comme s'il s'agissait d'une pique à bœufs. Le jeune entraîneur voue selon toute apparence une détestation féroce envers l'irrespect montré par des lutteurs qui se gaussent du perdant d'un combat d'entraînement, et donc s'est attaqué à celui qu'il a entendu rire le plus fort.

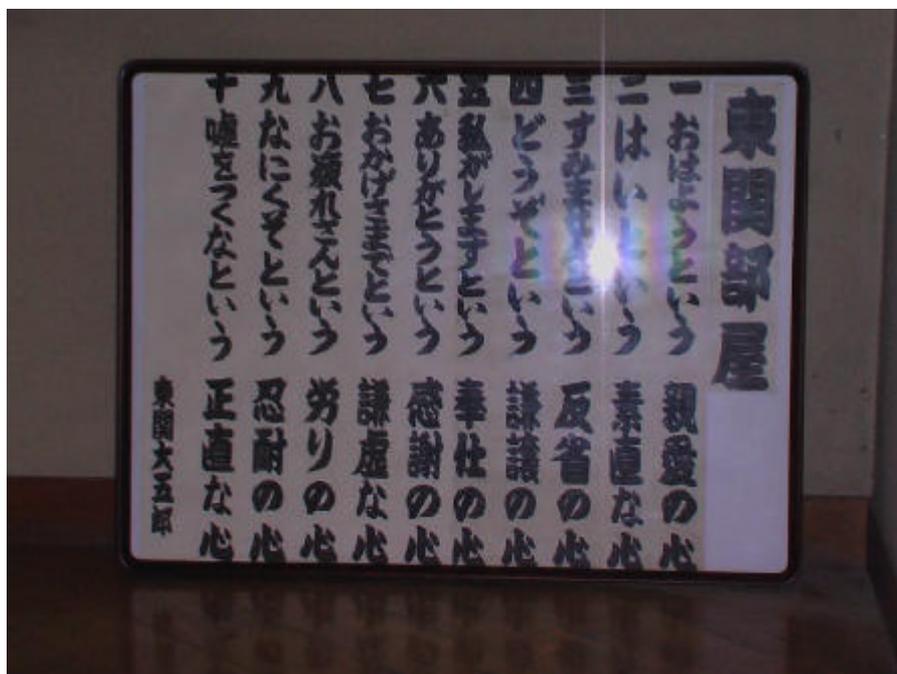
Le gigantesque ex-Takamiyama m'accueille dès son arrivée dans la salle, ponctuée par les craquements du plancher, provoquant chez moi une certaine nervosité. Je me sens particulièrement indigné d'un tel accueil ; les deshi, qui ont travaillé bien plus dur que moi, ont dû l'accueillir, lui. Mon embarras ne fait que redoubler quand, levant les yeux de mes notes, je me trouve confronté au double-menton, aux joues rebondies, aux sourcils broussailleux et aux yeux de chien battu de Kuhaulua. Je m'attends à tout le moins à ce qu'il aborde le sujet du keiko, mais au lieu de cela il me demande : « Quand êtes-vous arrivé au Japon ? ». Bien que personne dans l'assistance ne soit censé lui dire de quoi parler, il me paraît au moins supposé se concentrer sur ce qui a trait à l'entraînement plutôt que de parler de tout et de rien, non ? Comment puis-je répondre à cela ?

En vérité, les sessions d'entraînement durant les basho

sont des séances bien plus détendues que celles qui se produisent en dehors de ceux-ci. L'oyakata contribue à détendre encore plus l'atmosphère en caressant sans relâche son caniche. « Ce rikishi te regarde », le taquine-t-il, en désignant un porteur de mawashi noir classé en sandanme. Le caniche demeurant sceptique, Azumazeki le force à tourner la tête pour regarder le rikishi en question. Le rikishi est l'un des douze lutteurs présents, dont deux sont porteurs d'un mawashi blanc qui symbolise leur statut de salarié.



Le plus gradé de ces deux est, bien entendu, Takamisakari, le fameux « Robocop » dont les excentriques rituels de frappe de son torse avant les combats l'ont rendu extrêmement populaire. Il est tout aussi excentrique lors de l'entraînement de ce jour, faisant sans relâche les cent-pas d'un côté à l'autre de la pièce tandis que les mal-classés combattent. En un temps record, il se lasse de tout ce qu'il fait. Après un seul et unique shiko, il s'avance vers le poteau de teppo. Après une frappe au poteau, il arpente la pièce jusqu'à l'autre côté. Il m'est difficile de croire que je regarde le sumotori le plus apprécié du Japon. Pas un seul membre de son immense fan-club n'est là pour l'observer avec moi, quand bien même ils sont les



bienvenus pour ce faire. Peut-être est-il trop tôt, ou bien la heya est-elle trop difficile à trouver ? Peut-être aucun travailleur ou étudiant n'a-t-il le temps de venir regarder l'entraînement matinal ? Mais même avec toutes ces contraintes, il semble inimaginable que les aficionados des sports occidentaux pourraient passer à côté de telles occasions d'avoir une telle proximité avec leurs héros. A quand remonte la dernière fois où David Beckham a pu jongler avec un ballon dans un centre commercial devant une audience nulle ?

Tandis que Takamisakari tergiverse, l'entraînement s'intensifie dans la chaleur matinale. Les poussées se multiplient ; un coup assourdissant amène sa victime à rechercher des marques sur ses joues. Un esprit de compétition de plus en plus accru voit Azumazeki défier le lutteur dégingandé qui avait reçu un coup de canne de remporter huit combats de suite. L'échec du jeune homme provoque une scène assez dérangeante. Ayant remporté sept combats et désespérément désireux de remporter un huitième succès, la pression montée jusqu'au pinacle lui fait commettre une petite

erreur qui le voit finir par valdinguer contre la porte de sortie. Au désespoir, le rikishi, si proche de plaire à son maître, donne un coup de poing dans les murs lambrissés pour faire sortir sa frustration. Puis il se met à sangloter ; calmement au départ, si bien qu'on pense qu'il respire lourdement après un combat difficile. Puis les sanglots deviennent incontrôlables. Il se retire dans un coin, s'effondre à genoux, cherchant des mouchoirs, se mouche et se tamponne les yeux. Les quintes de toux suivent. Il se courbe encore plus. Puis il se relève et pleure encore pendant la majeure partie des dix minutes qui suivent. Ce ne sont pas des pleurs dus qu'à la douleur. Ce sont les pleurs d'un homme brisé qui croule sous le poids d'exigences qu'il pense ne plus pouvoir assumer. Azumazeki me dira plus tard qu'un de ses protégés « vient juste de perdre un membre de sa famille ». Sont-ce alors les pleurs d'un homme qui revoit des instantanés d'un parent tout juste décédé ?

L'entraînement se poursuit normalement pendant l'épisode des larmes. De telles visions chaotiques sont monnaie courante dans le monde impitoyable d'une

sumo-beya. Onze lutteurs ignorent tout simplement leur collègue. Il rebondira de toute façon. C'est toujours le cas des sumotori, n'est-ce pas ?

« Ca va ? » s'enquiert Azumazeki, tandis que les derniers pleurs finissent par s'éteindre.

« Ne vous en faites pas » répond le jeune homme, d'une voix cassée, avant de se remettre à l'entraînement.

Après que Takamisakari et son entraîneur ont partagés quelques bribes de conversation tranquille, qui s'achèvent par un salut du premier au second, Azumazeki se retourne vers moi.

« Bon, vous faites quoi la semaine prochaine ? »

« Je pensais visiter d'autres heya, mais il n'y a pas d'entraînement, n'est-ce pas ? »

« Pas d'entraînement la semaine prochaine », me répond-il.

« Du coup, qu'est-ce que vous ferez tous ? »

L'imposant Hawaïen plisse ses yeux, sceptique. Il répond comme si je venais de remettre en cause le droit de ses lutteurs à des vacances. « Eh bien, le sumo est un sport très difficile », commence-t-il. « Ces gars vont avoir donné leur maximum pendant tout le tournoi, et ils n'ont que très peu de temps libre chaque année. Je vais simplement leur dire de se détendre un peu ; d'aller voir leurs familles et amis. C'est une bonne occasion pour eux de rentrer chez eux. Ils pourront alors revenir un peu plus frais pour l'entraînement une semaine après ». Il se détend ensuite rapidement à nouveau, ajoutant « Je vais aller voir du baseball. Je suis fan des Giants ». Il parle, bien entendu, des Yomiuri Giants, l'équipe phare de Tokyo en baseball, qui doit jouer quelques

matches cette semaine-là.

Faisant pivoter son estomac protubérant de nouveau en direction de l'aire d'entraînement, Azumazeki remet les rênes de celui-ci à Takamisakari. Son autre caniche, pendant ce temps, se laisse aller à d'autres manifestations de léthargie, tournant sur lui-même sur son zabuton hors de prix, les oreilles époussetant ses épaules. Les douze premières journées du basho de Takamisakari lui ont valu autant de victoires que de défaites. Ses combats d'entraînement à venir vont me permettre d'évaluer au plus près son état de forme et de déterminer toute blessure pernicieuse qui pourrait contrecarrer ses progrès (il revêt un étroit bandage sur son genou droit et un strap sur son épaule). Quinze minutes plus tard, je n'ai aucun doute quant à la bonne santé de Takamisakari. Il semble infiniment plus puissant qu'aucun des jeunes qui l'entourent, remportant seize combats d'affilée rien que par la puissance de sa charge initiale. Les lutteurs de l'élite bougent tout simplement mieux que leurs jeunes, canalisant leur énergie avec plus d'efficacité et générant plus de puissance avec leur corps. Le poids n'est pas le problème : avec 140 kilos, Takamisakari est relativement mince pour un sumotori. Tant qu'il peut attaquer vers le haut à partir d'une position basse et passer sa puissance au travers des défenses de son adversaire, il sera à même de conserver son rang au bout de la quinzième journée. Tout au long de ses combats d'entraînement, le bruit de fond est dominé par de forts reniflements (dont j'espère qu'ils ne proviennent pas des cuisines).

Vers la fin de la séance, je remarque que la marque du bambou est encore visible sur le large dos du Chinois. Les plaies, les bosses et les cicatrices sont censées être une part intégrante du sumo mais on ne peut que

grimacer quand on prend conscience de la douleur qui se trouve derrière chacune d'entre elles. En fait, ce rikishi est comparativement assez chanceux. Un oyakata plus solide physiquement n'aurait pas eu besoin de le menacer d'un second coup ; le premier eût été amplement suffisant. Il est intéressant que l'incident se soit produit en l'absence d'Azumazeki. Si Azumazeki était présent, il aurait une mainmise dictatoriale sur l'usage des cannes de bambou et l'entraîneur adjoint ne pourrait que battre les rikishi après avoir demandé la permission.

A 08h20, les lutteurs calment leur entraînement long d'une heure trente. Le caniche anticipe le départ imminent de la pièce et se pose sur son séant, les oreilles dressées. Takamisakari prend en charge le retour au calme, dirigeant ses collègues pour les étirements des cuisses et le matawari. Il demande ensuite à son assistant Taikomaru, très rare exemple de sumotori totalement chauve, de mettre fin formellement aux opérations en récitant quelques courtes phrases qui commencent toutes par « Il faut... ». La congrégation reprend à chaque phrase en chœur. Incapable de comprendre ce court

sermon, je me penche vers l'oyakata.

« C'est comme les Dix Commandements », m'annonce-t-il. « Ils sont derrière vous. Sur le mur ».

Il me fait un signe de sa tête si énorme vers une feuille de papier blanc format A3 encadrée, sur laquelle sont inscrites dix lignes verticales en sumo-ji noirs et épais.

« Et tout ça c'est pour dire qu'il faut faire de son mieux et montrer du respect ? ».

Azumazeki pousse un lourd soupir. « Oui, c'est pour dire qu'il faut respecter ses anciens, bien se comporter, travailler dur. Ce sont des trucs de maternelle ».

« Et ils sont récités par les deshi après chaque séance d'entraînement ? »

« Après Chaque asageiko, oui. Le dernier est le plus difficile à leur faire accepter ».

Il penche gentiment sa tête vers la gauche et s'adresse à un rikishi qui tient de ses doigts épais un balai de paille. Le sujet du dixième commandement est brièvement



abordé.

« Vous voyez », me dit Azumazeki, en reportant son attention vers moi, « Tout ça, c'est pour... que même si votre adversaire fait quelque chose de mal, vous ne devez pas perdre la maîtrise de vos nerfs. Vous devez continuer de la bonne manière ». Le rikishi qui a refusé de répliquer après avoir été giflé par son adversaire chinois apprécie cette maxime à sa juste valeur ; c'est sans doute moins le cas du Chinois lui-même.

« Il y a vingt-deux ans », dit l'entraîneur, levant deux doigts pour joindre le geste à la parole, « J'ai engagé un écrivain professionnel pour réaliser la feuille que vous voyez. Il a fait un sacré boulot ».

Nous faisons une brève pause, lui pour un moment de réflexion silencieuse, moi pour graver ses mots dans ma mémoire.

« Le portrait dans le couloir », dis-je, dans une tentative de reprendre le fil de la conversation, « C'est votre portrait de vainqueur de yusho, c'est ça ? ».

Il opine du chef.

« Juillet 1972 ? »

Le Takamiyama dans le cadre resplendit de la beauté de la jeunesse.

« Il y a trente-cinq années », me répond-il d'un air nostalgique, son visage étant la démonstration, de bien plus d'une manière, de tout le temps qui s'est écoulé. A l'époque l'exploit était légendaire ; une première mondiale. Aucun gaijin n'avait remporté officiellement un yusho en makuuchi jusqu'au triomphe de Takamiyama à Nagoya. Ironie du sort, l'exploit jeta les bases de sa propre destruction, servant de source d'inspiration à des Hawaïens qui n'auraient autrement jamais

rejoint le sumo et fini par l'éclipser. La preuve d'une telle éclipse est posée à trois mètres derrière nous, dans le genkan.

« La tsuna dans le genkan, c'est celle d'Akebono, c'est cela ? »

« C'est la première qu'on ait jamais réalisée pour lui », se souvient le fier maître d'Akebono Taro, le premier gaijin à être intronisé yokozuna.

« Donc janvier 1993 ? »

C'est une question purement formelle, qui ne requiert qu'une simple confirmation. Mais aussi grands soient les efforts de Takamiyama pour sortir des brumes du temps, il ne parvient plus à se souvenir de la date. La tsuna survit – et au final surpasse – pour l'éternité les réalisations de ce puissant corps qui l'a arborée.

A cet instant le caniche a fini par totalement se réchauffer à mon contact, se pâmant sur mon genou dans l'espoir que je finisse par caresser son ventre. La conversation revient inévitablement sur son comportement exceptionnel (acquis en cours de dressage) et sur le comportement canin en général.

« Normalement, je l'emmène se promener à 05h35 pendant un basho », m'explique Azumazeki. « Mais parfois, si je suis debout de bonne heure, je le fais dès cinq heures ».

La seule pensée d'un réveil à potron-minet, autrefois banale pour Takamiyama, blase Azumazeki et ses 63 ans, lui arrachant un bâillement qui souligne son propos. La lumière au-dessus de nos têtes s'éteint, plongeant la salle d'entraînement dans une pénombre grisâtre de grotte, tout juste éclairée par les rais de soleil qui transpercent les fenêtres occultées. Sur un

hochement de tête poli dans ma direction, le vénérable oyakata soulage le zabuton de son énorme poids et se remet cahin-caha en position debout. Son loyal caniche le suit à la trace. « Merci oyakata », lui dis-je, tandis que sa massive carrure disparaît lourdement vers l'entrée principale et s'évanouit dans la grisaille ambiante.

Bientôt, les lumières vont s'éteindre sur l'actuelle ère de l'Azumazeki, une époque de légende qui a produit les premiers gaijin vainqueur de yusho, oyakata et yokozuna, et le premier caniche totalement dressé. Au moment où je lui rends visite, Azumazeki-oyakata n'est plus qu'à 21 mois de la retraite obligatoire de la NSK. Qui que soit le Japonais qui héritera du royaume d'Azumazeki, il ne pourra pas façonner le sumo autant que le fit Jesse Kuhaulua (Ushiomaru, ganbare).

Tandis qu'Azumazeki me tape sur l'épaule, me souhaite de bien me porter et pénètre dans l'ascenseur qui le mène vers les quartiers d'habitation, son caniche enroulé dans une serviette, c'est une sensation de fin d'époque dorée – ou plutôt, en l'occurrence, orange vif – qui m'envahit. Je peux le ressentir dans cette atmosphère définie quasi exclusivement par des gloires passées. Les portes coulissantes de l'ascenseur assombrissent le visage buriné d'Azumazeki. Il commence son ascension vers des lieux plus calmes. En bas, on entend encore le bruit des gamelles qui résonnent, des lutteurs qui papotent et s'affairent, tandis que des poignées de cheveux sont agrippées et façonnées. Pour eux, la vie poursuit son cours. Les jours sont longs, l'entraînement est rude. L'Azumazeki-beya est sur le point de changer à tout jamais, et je ne peux qu'apprécier le fait de m'y être rendu avant que ce profond changement n'intervienne.